

voilà à quel point de vue nous nous placions en disant que le jiu-jitsu n'en était pas un.

Nous indiquions tout à l'heure la précision et la force des doigts comme Sun des premiers éléments de succès en jiu-jitsu. Ceci est indubitable et devrait nous intéresser particulièrement, nous autres occidentaux, car nous négligeons tout à fait d'exercer et de durcir les doigts. Ce sont pourtant les plus merveilleuses tenailles que la nature ou l'industrie aient jamais fabriquées ; il faut seulement leur donner la dureté qui leur manque ; les doigts de l'homme acquièrent cette qualité très vite : ils deviennent aussi résistants que du métal ; elle se perd non moins vite ; aussi convient-il de l'entretenir par des exercices très fréquents : les Japonais n'y manquent pas.

Un dernier mot. On a discuté récemment sur la nationalité véritable du jiu-jitsu. Grand bruit a été mené autour d'un manuel imprimé à Venise, dit-on, il y a plusieurs siècles, et dans lequel se trouveraient reproduits les principales passes en usage dans les écoles nippones d'aujourd'hui. Cette discussion nous paraît aussi oiseuse que celle de la réforme de l'orthographe. Qu'importe l'origine embryonnaire du jiu-jitsu : ce sont les japonais qu'il ont complété, codifié, baptisé. Il restera japonais. Il en est de même pour le football jeu évidemment anglo-saxon encore que la vieille soule française puisse être considérée comme sa grand'mère. Il en est de même du polo malgré qu'on le sache originaire du Thibet. Et la France aurait beau délaissier complètement les salles de paume que la paume n'en resterait pas moins le jeu français par excellence.

LE SOUCI DE L'HYGIÈNE

EST-IL UN SIGNE DE DÉCADENCE?

La *Revue des Deux-Mondes* a publié il n'y a pas très longtemps des études de M. Louis Bertrand sur les villes romaines d'Afrique. Au cours de ces articles d'un puissant intérêt, l'auteur a été amené tout naturellement à évoquer la curieuse figure d'Apulée dont chacun sait qu'il écrivit *l'Ane d'or* et beaucoup d'autres

choses encore, mais dont on ignore généralement les préoccupations hygiéniques. Son hygiène, il est vrai, consistait en un capharnaüm de notions inattendues et de préceptes incertains ; elle se confondait surtout avec la médecine par l'emploi d'un grand nombre de remèdes plus ou moins condamnables. M. Bertrand, qui ne sait aucun gré à Apulée de s'être ainsi singularisé en un temps où l'opinion publique ne prêtait guère d'attention à l'hygiène, conclut par cet aphorisme généralisateur et décisif. « C'est le propre, dit-il, des générations moribondes de vivre dans une angoisse perpétuelle de la maladie et d'attacher aux soins physiques une importance excessive ».

En théorie et au premier abord, cela semble irréfutable ; le malheur est, d'abord, que la pratique des pays civilisés donne à la théorie un démenti persistant. Les Grecs jadis, les Anglo-saxons, les Scandinaves-et les Japonais de nos jours, comptent parmi les peuples qui ont attaché le plus d'importance aux soins physiques et, par contre, nous n'apercevons pas qu'aux approches des périodes de déchéance, ceux qui ont connu de mauvais jours comme les Italiens, les Espagnols ou les Polonais aient été, le moins du monde, férus d'hygiène. Mais il y a plus. Réfléchissez aux deux termes de l'aphorisme ; vous constaterez qu'ils, sont à peu près contradictoires. Les hommes qui entretiennent jalousement leurs corps sont presque toujours des bien portants et ces bien portants là n'ont point l'angoisse de la maladie : ils ont la passion de la force et de la santé. Ainsi la théorie, mieux creusée, vient justifier l'expérience et le souci de l'hygiène, bien loin d'être un signe de décadence, doit être considéré chez une nation comme un signe de vitalité et de progrès.

Il est très heureux que M. Bertrand ait soulevé une question si importante en voulant la trancher d'un mot. Certes la rudesse est nécessaire à l'humanité mais la rudesse ignorante des premiers âges et la rudesse intelligente des époques civilisées ne sont point sœurs ; elles ne sont que cousines. C'est à cette dernière que pensait assurément M. Pierre de Coubertin quand il écrivait, il y a quelques années, ces lignes : « L'humanité qui se trouve libre de s'adonner au luxe de l'esprit ou à celui de la chair doit se créer des jardins de bravoure et se plonger dans des piscines de rudesse ; libre à elle de les entourer de tout ce que l'art et la fortune y peuvent ajouter d'élégance et de raffinements pourvu qu'au centre se retrouvent les éléments de vigueur, de sacrifice et de volonté que

rien ne saurait remplacer ». Fréquenter de tels jardins et de telles piscines c'est cultiver son corps d'une façon sage. Si Apulée vivait encore, il n'y manquerait point.

CHRONIQUE DU MOIS

Les triomphes obtenus et les assauts subis par le football, le raid de Gustave Nordin, les expositions d'automobiles et le projet Berger-Kirchoffer qui révolutionnerait l'escrime s'il était adopté, tels sont à notre sens, les faits saillants des dernières semaines de 1905.

La royauté du Football.

Jamais aucune forme d'exercice physique — pas même les courses de taureaux si l'on tient à les classer comme telle — n'avait reçu la consécration d'un triomphe comparable à celui que l'Angleterre vient d'accorder au football. L'équipe new-zélandaise a soulevé partout, sur son passage, des transports d'enthousiasme, justifiés d'ailleurs par la maîtrise incomparable dont elle a fait preuve. Le match joué à Cardiff devant 50.000 spectateurs, dont plus d'un millier étaient venus de Londres pour y assister, a été en quelque sorte un effort national — et qui a d'ailleurs atteint son but — en vue de sauver l'honneur de la métropole compromis par tant de défaites successives. Ces défaites ont été obtenues non point par des innovations géniales, — telles que l'emploi par le capitaine de l'équipe d'un langage chiffré pour commander les mouvements nécessaires, innovation qui naguère ravit d'aise les Américains, — mais simplement par une perfection plus grande dans la tactique et par une cohésion plus complète encore de l'équipe. On croyait avoir atteint le maximum à cet égard; les new-zélandais viennent d'en reculer sensiblement les limites. Assurément cela n'est pas sans danger. Le joueur de football risque de devenir un professionnel, non pas dans le sens vénal, mais dans le sens grammatical. Il pourra rester un pur amateur mais sa vie entière, sa vie active d'homme robuste, se passera à jouer. Or, tous ceux que préoccupe le rôle immense et si noble dévolu aux sports dans la vie morale et sociale des peuples sen-